

même. Je suis effrayée d'avoir si peur. Dehors les gens vivent, pleurent, rient, insouciant ; Respirer est un acte abominable lorsque la souffrance l'oblige à devenir conscient. Un sifflement. L'air s'infiltre bruyamment dans mes poumons noircis par des années de Gauloises. Eau de plastique posé sur mon nez ne suffisent plus. Je cherche un reste de vie du bout l'œil de la nuit, ni éteindre l'esprit. Tout se bouscule, un passé à écrire, un avenir compté...

GUILLAUME LEMIALE

margarine

Lauréat du Concours
du Premier Roman
de l'hebdomadaire *Le 1*





© Les Éditions du Sonneur / Le 1 - FGH Invest, 2015

ISBN: 978-2-916136-91-2

Dépôt légal: septembre 2015

Conception graphique: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

Le 1
44, rue Richer, 75009 Paris
www.le1hebdo.fr

GUILLAUME LEMIALE

margarine



À Chris Vallegant. Parce qu'elle sait pourquoi...

« Margarine! Quel nom pour une fille, penses-tu? Tu vas comprendre: nous sommes six cent cinquante troufions ici. Et il n'y a qu'une seule femme. Tous les soirs, nous touchons notre ration de pain et trente grammes de margo. C'est avec trois rations de margo qu'elle se fait payer. Mais comme nous sommes nombreux, elle prend d'avance les rations et donne en échange un papier signé de sa main qui indique le jour et l'heure pour "la chose", tu me comprends! C'est pour ça qu'on la nomme "Margarine". »

Pierre Giolitto, « Volontaires français sous l'uniforme allemand », cité par Jean Charrier, « Baptême sanglant en Galicie », in « L'internationale SS », Historia, hors série, n° 32, 1973

1

MA NUIT A MIS FIN À SES JOURS, elle s'est suicidée. S'immisçant à travers mes voilures, un pâle rayon de lumière pointe déjà, telle une promesse d'un renouveau. Mais la vie ment. Elle nous fait croire à chaque aube, à chaque printemps, que les choses sont immuables, que tout perdurera.

1. 2. 3. 4. Mes jours sont comptés. Un de plus commence. Combien m'en reste-t-il? J'ai mal à l'intérieur, j'ai peur de partout. C'est l'heure de ma crise de panique quotidienne. En bonne vieille et depuis tout ce temps, on a beau savoir qu'on lui survivra, elle nous tue bien quand même! Mon cœur devenu fou, semblable à une pelote de chistera, rebondit aux quatre coins de ma cage thoracique. Ma conscience se fait animale, se soustrait à la pensée, à l'être même. Je suis effrayée d'avoir si peur. Dehors les gens vivent, pleurent, rient, insouciant; j'attends.

La sensation d'étouffer est omniprésente. Respirer est un acte abominable lorsque la souffrance l'oblige

à devenir conscient. Un sifflement disgracieux se fait entendre à chaque inspiration. L'air s'infiltré bruyamment dans mes poumons noircis par des années de Gauloises. La bouteille d'oxygène à côté de mon lit et le tuyau de plastique posé sur mon nez ne suffisent plus. Je cherche un reste de vie du bout de mes alvéoles. Une fois de plus, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, ni éteindre l'esprit. Tout se bouscule, un passé à écrire, un avenir compté... Nuits blanches pour pensées noires. Lorsque j'oublie l'espace d'un instant le cancer, la douleur, l'asphyxie, je sombre dans la mélancolie. La maladie physique est là depuis quelque temps, une certaine folie sans doute depuis toujours. Je vis à l'imparfait. Le passé annihile mon présent, le rend virtuel, inutile, uniquement voué à perpétuer le mythe d'antan, l'amour de ma vie. Je dois absolument survivre pour me souvenir de lui, de tout ça. Pour fuir l'obsession, la pensée monomaniaque de toute une existence, j'avais autrefois une méthode infaillible: la lecture. Depuis peu, mes yeux se promènent machinalement de gauche à droite et de ligne en ligne, tandis que mon esprit divague. Je ne retiens plus les idées, les mots glissent. Mon cerveau ne s'accroche plus aux pages. J'ai passé la plus grande partie de ma vie un bouquin entre les mains. Les livres m'ont tout appris. Je ne sais plus rien. Il ne reste guère que la télévision pour fuir l'obsession. Cette machine infernale gueule face à mon lit à

longueur d'insomnie, en attendant l'angoisse folle du petit matin et la visite du toubib. Celui qui ne lit plus se condamne à devenir aveugle.

J'adore les médecins et leur « savoir-vivre ». Le mien, le docteur Padrice est bien, trop bien même. Son sourire cache ses rides. Il passe me voir chaque matin après un footing dans le parc Monceau pour garder la forme. Ses airs de minet miaulent un profond ronronnement d'auto-satisfaction, d'hédonisme triomphant. Il faut le voir, ce brave docteur me dire :

– Vous allez vous en tirer, madame, à votre âge l'évolution est lente. Ce n'est pas si grave que ça en a l'air.

– Ben voyons, docteur... Un cancer du poumon? Trois fois rien, et moi qui m'inquiétais. Mes connaissances en médecine étant sommaires, je ne voudrais surtout pas écrire de généralités. Mais, docteur, c'est bien mon cancer qui se généralise. Ai-je besoin d'Hippocrate pour tirer les conclusions qui s'imposent? Des boules, j'en ai partout, des petites, des grosses, des toutes neuves, des déjà bien implantées: « Faites vos jeux, il y en aura pour tout le monde. Elles n'attendent que vous. La vieille se paye un bowling. » Strike!

Malgré le crabe, il me reste un petit plaisir, un dernier vice. Je picole en douce depuis des années (des alcools forts de préférence), agrémentés d'une pastille à la menthe pour l'haleine. Méfiez-vous des gens qui sentent la chlorophylle – la chlorophylle, c'est bon pour

les arbres. Ils cachent toujours quelque chose. Si ce n'est une forêt... Pas une seule de mes connaissances ne m'a jamais grillée. Je ne parle qu'à dose homéopathique. Pour puer de la gueule, encore faut-il ouvrir la bouche!

J'ai fait mon temps, Tamara est bien vieille (je parle de moi à la troisième personne, sans doute parce que nous sommes trop nombreux dans ma tête à hanter mes souvenirs), mais il reste les faits. Je pourris à vue de glace. Lorsque cette dernière renvoie mon reflet, mon cancer programme déjà ma date de péremption, tel un poulet rangé dans un rayon de supermarché: « À consommer avant le... » J'attends du docteur Padrice qu'il trafique l'étiquette, qu'il pratique la « remballe »; à force de scanners, PET scans, radiographies et autres bizarreries médicales fort onéreuses, je suis à moi seule une belle part du déficit de la Sécu. Dans le fond, ce toubib m'amuserait presque avec ses expressions toutes faites:

–Vous avez du « vague à l'âme », je vais vous donner un petit quelque chose pour vous remonter.

–Vague à l'âme, vague à l'âme? Dites plutôt tsunami, docteur. Je pense toujours à lui depuis soixante-dix ans. Sans arrêt. Folle et crevarde, voilà ce que je suis.

Je refuse ses drogues médicamenteuses. Mamy n'est plus en âge de se défoncer. Il me reste bien la télé pour anesthésier mon cerveau. Avant, je la détestais, aujourd'hui

d'hui, je m'englue en elle. Ma façon d'écrire en est mortellement touchée. Tchèque, j'avais appris le français avec mes oreilles, Française je le perds avec mes yeux.

Sans doute devrais-je me tourner vers Dieu. J'aurais enfin quelqu'un à qui m'en prendre. Des siècles, que dis-je, des millénaires que chacun le cherche en vain. Enfant, je l'ai largué comme on quitte une sale manie, un toc, une mauvaise habitude. Ce truc maudit était agrippé partout sur les murs de la ferme. Pas une seule de ces foutues cloisons de torchis sans lui. Ses yeux de pierre dans le vague, il contemplait mon vide, mes viols, les narguaient même. Trop facile. Dieu est la mort. C'est toujours au moment de crever qu'il semble devenir incontournable. J'envie les croyants. La vie doit être plus simple imbibée d'évidences bibliques, de messianisme coranique, de « sagesse » bouddhique ou que sais-je encore de ces inventions humaines. Quant à moi, je n'aspire plus à rien ; à rien de divin. Lorsque je me trouve dans une église, la quête concerne mon porte-monnaie. Tout a un prix ici-bas. Tout est si cher là-haut. Le divin est tel le prince charmant. On l'imagine toujours, sans jamais pouvoir mettre le grappin dessus. À force de le croire tout autour, on ne le voit nulle part. Seulement, le temps passe et le face-à-face final approche. Comme il serait doux de croire qu'il existe finalement, ce Dieu barbu, ce divin

singe, lorsque l'ombre de la faux se dessine sur notre cou. Tous les prédicateurs vous le diront : ce sont les vieux et les vieilles que l'on convertit le plus aisément. Croire en Dieu est l'une des rares idées nouvelles qui foisonne dans les départements de gériatrie. De toute façon, le paradis est bien trop haut pour l'arthrite de mon cou. Les rares fois où je me tiens debout, je regarde par terre pour ne pas m'emmêler les pinceaux et éviter de m'écraser misérablement sur le parquet. Le corps se courbe avec l'âge tel un point d'interrogation. Il est temps d'accepter qu'il n'y aura jamais de réponses. La peur de tomber paralyse les mouvements. Tout l'être retourne vers l'enfance. Les yeux rivés sur le sol, je garde la tête dans les étoiles.

Malgré la maladie, la mélancolie et la mort prochaine, je ne suis pas vraiment dépressive. C'est un fait avéré, pour qu'il y ait « dépression », il faut se trouver en présence de hautes et basses pressions. Or chez moi, il n'y a plus de pression du tout. Alors je continuerai jusqu'au bout. Une espèce de savoir-vivre et de ne pas savoir mourir me tient dans cette mimique depuis de nombreuses années. Je fais semblant mieux que je ne vis. C'est ainsi. J'offre la surface et les contours. Le lisse glisse. Encore aujourd'hui, je montre mes dents de vieille femme à tout un chacun, histoire de ne pas choquer, mais aussi parce qu'elles sont encore belles et blanches. Mon sourire les rassure, mais il faut être

con comme une carie pour se nourrir de dents. La « vioque » n'a pas besoin de dentier mais garderait donc les dents longues ?

Je n'ai pas fait de testament. J'ai dépensé des sommes folles dans des œuvres humanitaires, mais il me reste bien tout de même de quoi faire vivre gentiment quelques parasites en goguette. C'est fou ce que l'argent vous rend intéressant aux yeux des désintéressés. Je n'ai jamais été dépensière pour moi-même. Aider les gens m'a permis de m'oublier et de penser aussi peu que possible à mon amour perdu.

Étant très riche, sans ascendance ni descendance, je me trouve entourée d'une multitude d'« amis » plus aimants et dévoués les uns que les autres. Ils défilent dans ma chambre, telle une procession dans les rues d'un petit village méridional, s'enquière de mon état de santé, avec une empathie qui fait plaisir à voir. Si je n'ai plus les moyens physiques de me déplacer au théâtre, j'ai amené le théâtre chez moi, cela me distrait un peu. Chaque acteur a son style, sa méthode. Bernard est mon préféré. Ce fils d'entrepreneur ruiné ne peut sortir de mon appartement sans verser sa petite goutte de larme. Ses yeux se font mouillants lorsqu'il me contemple, tandis que sa voix triste me susurre quelques douces paroles de réconfort mûrement choisies. Je lui donnerai sans doute un petit quelque chose à celui-là, afin de récompenser ses talents d'interprète

et son assiduité. Un bel intermittent de mon spectacle... Mes vrais amis quant à eux sont tous morts.

La mort. Je pourrais écrire mille volumes à son sujet. Elle est tout. On croit trop souvent connaître le mieux ce que l'on ignore en profondeur. La mort, je n'en sais rien, je n'en attends rien. Je veux crever dans l'anonymat et la simplicité la plus complète, tout comme je suis née le 26 avril 1928 quelque part en Bohême et désire être enterrée dans une forêt, en Tchéquie à Neveklov, sans aucun ornement, ni embaumement, ni couronne, pour que les vers se régalent et nourrissent à leur tour cette terre qui m'a vue naître, souffrir, aimer, et que j'exècre. Pour retourner là-bas, il faudrait que je sois folle ou morte. Je retrouverai donc mon pays d'origine les pieds devant et la vie derrière. Je ne souhaite aucune note de musique, afin que l'on ne dérange pas les animaux de la forêt, les chants des oiseaux suffiront amplement. À moins qu'eux aussi ne se taisent. Mon passé ne veut pas trépasser. Écrire sur moi, sur cette vie, après tout ce temps? Pourquoi pas. Combien de temps me reste-t-il avant de n'être plus capable de me souvenir, de me vomir, de me confesser? Avec un médecin aussi beau, prévenant, éclatant et hypocrite que le docteur Padrice, je serais bien en peine de répondre.

J'ai toujours écrit comme on hurle, comme on gueule plutôt. J'avoue être fière de cette deuxième car-

rière, celle d'écrivain, arrachée aux cris de ces années de silence. Cet amour du français que je trimballe depuis toujours est antérieur à mon premier mot lu ou entendu dans la langue de Molière. Je serais complètement incapable de penser ou d'écrire en tchèque à présent. Je dois coucher mon histoire, essayer de tout dire. La petite Tamara est devenue une autre, saura-t-elle griffonner le réel? Chacun sa méthode de fuite. Certains écrivent, d'autres mentent. S'il s'agit de la même activité, l'une est plus respectée mais rarement plus lucrative que l'autre. Je me suis toujours camouflée à l'aide de couleurs passées, d'imprimés délébiles, de motifs abscons et de nuances outrancières, tout n'était que taches.

Je prie le lecteur de bien vouloir excuser mon ton acerbe et ce chaos. Ils cachent ma nudité face à la vie, mon impuissance aussi. Le temps est venu... Allons-y.

2

ON M'APPELLE VOLONTIERS « MADAME LA BARONNE », un titre d'un autre âge, d'un autre siècle, d'un lointain délire, d'une conception toujours vivace. Mon mari Edgar (paix à son âme) y tenait beaucoup. Je suis née pauvre, sur un sol en terre battue d'une ferme de l'Est, dans ce qui s'appelait à l'époque la Tchécoslovaquie,